

Corinne ROEHRIG

MAUVAISE DONNE

1

Prix Armand Lunel du P.E.N. Club de Monaco 2007



Pour cette deuxième édition du “Prix Armand Lunel”, organisé par le Centre P.E.N. de Monaco, le règlement a été modifié. Il y a été stipulé que le texte devait être exclusivement en prose et d’une longueur comprise entre 60 et 75.000 signes. La référence à Monaco dans le corps du texte n’a plus été exigée. Ces modifications ont été apportées afin de permettre à un plus grand nombre d’auteurs de participer à ce Prix. Le règlement a été diffusé au Centre P.E.N. International pour une large communication et directement à divers Centres de langue francophone. Le résultat a été un plus grand nombre de participants et un niveau général très élevé.

Le Jury a retenu l’œuvre de Corinne Roehrig, “Mauvaise donne”, qui a obtenu la majorité des voix dès le premier tour.

Elle m'a encore dit non. Elle me dit toujours non.

Pourtant, aujourd'hui, la partie s'annonçait facile, elle était pleine d'entrain. J'avais mis la table avant qu'elle le demande, j'avais vanté bruyamment son poulet, juste avant de demander si je pouvais passer l'après midi chez Eléonore.

Non.

J'ai pas l'impression, pourtant, de demander la lune !

Une discussion avec ma mère, c'est une partie d'échecs, il faut garder plusieurs coups d'avance. Dans les situations délicates, j'écris le scénario, j'envisage toutes les objections.

Là, j'ai un problème: dans trois semaines, Elo va avoir quatorze ans et elle fait une grande fête jusqu'à minuit. J'ai l'estomac en vrille à l'idée de la question : « est-ce que je peux y aller ? ».

Mon meilleur argument, c'est mes notes. J'aurai mon bulletin demain, et il sera très bon. Je connais par cœur la scène du bulletin. Elle brandit l'enveloppe du collège avec un « ah ! » soupçonneux. Elle la déchire, elle aiguise son regard et détaille les appréciations, matière par matière. Et puis elle le pose avec dédain sur la table. Je suis la meilleure élève de la classe. Je n'ai pas de mauvaises notes. Je ne veux plus lui faire ce plaisir.

Ma mère déteste celle d'Elo. Elle dit que nous ne sommes pas du même monde, ils ont de l'argent, une belle maison, ils se moquent de moi.

Tu parles. Je suis toujours reçue là-bas comme si j'étais leur troisième fille, mais elle suggère perfidement que lorsque je suis partie, ils se payent ma tête.

La première fois qu'elle m'a seriné ce couplet, j'étais sonnée. Elo et moi, on se raconte vraiment tout, on s'est juré fidélité et silence, et sous la torture on n'avouerait rien. Je l'ai crânement affirmé à ma mère, pour effacer ses insinuations. Elle a ri, et elle s'est lancée dans une démonstration abracadabrante, où j'étais la bêtasse crédule, Eléonore et sa mère des sorcières méprisantes.

J'étais outrée, j'ai bondi, donné des contre-exemples. Elle a changé de disque, en montant le son, en me traitant d'imbécile heureuse et aveugle, qui ferait mieux de s'interroger et d'écouter sa mère qui avait payé pour savoir qu'il fallait être méfiante. Elle a joué les diseuses de mauvaise aventure, avec déceptions cuisantes à la clé.

Et puis, comme d'habitude, elle m'a dit « file dans ta chambre, tu m'énerves ».

J'étais folle de rage. Elo et sa mère, des hypocrites ! Ma sœur de lait, qui me ferait des risettes pour mieux ricaner dans mon dos ? Débile. Je n'ai pas dîné, ce soir-là, j'ai fait comme maman, j'ai dit que j'avais mal au crâne. Papa est venu me border avec son bon sourire, je devais faire pitié, il a dit « tu as l'air vannée, pauvre puce ».

La lumière éteinte, j'ai pleuré des litres, sans bruit, le nez dans l'oreiller. J'avais retourné le problème dans tous les sens, je m'étais repassé le film de nos dernières rencontres pour trouver des indices de perfidie. On papotait, on faisait des blagues idiotes. Circulez, y a rien à voir.

Ma mère devait avoir de bonnes raisons, tout de même, pour me faire un sermon pareil. Une longue expérience ?

A force de creuser, j'ai commencé à douter. Un petit filet de vent glacial a soufflé dans ma tête, il a amené des gros nuages gris, des images déformées. Cette allusion, l'autre jour, quand elle a vu mon goûter : « tu manges ça, toi ? » : étonnement, ou mépris ? Ce refus de me passer sa tunique bleue, c'était vraiment parce que le bleu ne me va pas ou parce que c'était trop beau pour moi ? Cet échange de regards avec sa mère, quand j'ai dit que je n'étais jamais allée au ski, vraie surprise, ou crasse en stock ?

A regarder de près, n'importe quel geste pouvait avoir un double sens, tout s'embrouillait. Qu'est-ce que j'allais devenir si ma mère avait raison, si c'était une menteuse ? Un chagrin d'amitié, on en guérit ?

J'aurais voulu un cachet pour dormir. Je me répétais : trahison, trahison. Les idées noires, ça épuise les larmes et le corps, mais le cerveau continue son cinéma. J'ai fait des rêves affreux, pleins de toiles d'araignées gluantes.

Au matin, j'étais crevée, papa m'a proposé de rester à la maison. A l'idée de ruminer toute seule, j'ai refusé. Fallait que je vérifie.

Comment me comporter avec Eléonore pour résoudre l'énigme ? Poser des questions piège, ou tout lui cracher en bloc ?

J'ai été désagréable, par réflexe, quand elle est venue vers moi je lui ai dit sèchement qu'il fallait me laisser tranquille. Elle a eu l'air d'avoir de la peine, mais elle m'a laissée. Elle se serait vraiment souciée de moi, elle aurait insisté, non ?

J'étais barbouillée, je me suis réfugiée à l'infirmierie. L'infirmière est une douce, ronde, habillée en rose. Une vraie dragée. Rien qu'à la regarder, on a un goût de sucre dans la bouche, on tétouille machinalement, on va mieux. J'ai pas sorti deux mots, j'ai pleurniché nerveusement. Elle m'a installée dans le lit, a jugé que je n'avais mal nulle part et m'a caressé la main en attendant que ça passe. Je me suis endormie.

A mon réveil, Eléonore était là. Elle me tenait la main, l'infirmière était sortie. Elle avait l'air triste, mais je n'étais plus dupe. J'ai retiré brutalement ma main de la sienne, et elle m'a demandé d'une voix tremblante « je t'ai fait quelque chose ? ». Je la regardais durement, et elle ne savait plus où poser ses yeux, perdue, reniflante. Un regard comme on en voit qu'aux chiens, mouillé, en attente d'un petit signe. J'ai craqué et je l'ai prise dans mes bras. Je lui ai dit qu'il fallait qu'on parle, ce midi. Elle m'écoutait, gravement. L'infirmière a ramené son blessé, elle nous a gentiment poussées dehors en nous rappelant qu'elle était là toute la journée.

On est allées dans un coin du préau. Eléonore ouvrait tout grands ses beaux yeux bleus. Comment cacher des mystères dans des yeux si clairs ?

J'ai posé des questions générales. Qu'est-ce que tu penses de ma famille ? De mon appartement ? Pourquoi t'as pas voulu que j'essaie ta tunique bleue ? Pourquoi vous vous êtes regardé comme ça, avec ta mère, pour les sports d'hiver ?

Si ça avait été possible, Eléonore aurait ouvert ses yeux encore plus grand, mais ils étaient au max. Elle répondait, sans essayer d'en savoir plus. J'ai joué les détectives pendant au moins vingt minutes. Après chaque réponse, je me sentais un peu plus nouille. Qu'est-ce que j'étais allée imaginer ? Elle était transparente. Quand j'ai été persuadée à mille pour cent de mon erreur et de ma crétinerie, j'ai poussé un soupir de baleine et je me suis tue, tête basse. Elle a posé sa main sur la mienne avant de murmurer « qu'est-ce qui s'est passé ? »

Je n'ai pas pu mentir, je lui ai raconté la scène de la veille. Elle avait l'air gênée. Elle m'a assuré qu'elle m'aimait beaucoup. On pouvait téléphoner à sa mère, tout de suite, avant qu'elle la revoie, pour que je sois bien sûre que je pouvais avoir confiance, qu'elles n'étaient pas de mèche. Elle proposait qu'on crève l'abcès toutes les quatre, les deux mères et les deux copines. L'idée m'a enthousiasmée quatre secondes. Si ma mère avait des a priori si forts qu'elle me les avait collés en une discussion, elle n'allait pas les laisser tomber en un clin d'œil. Au contraire, elle trouverait le moyen de les alimenter.

On ne savait plus trop quoi se dire, les déclarations d'amitié à treize et quatorze ans ça passe par les yeux, par des regards timides, en coin. On n'allait pas se rouler une pelle. La sonnerie a retenti et on est retournées en cours, étourdies.

Et puis elle m'a posé une drôle de question : « elle est malheureuse, ta mère ? ». Moi j'aurais dit gueularde et peau de vache, mais malheureuse, non.

Depuis je parle moins d'Eléonore à la maison. Je teste d'autres noms, j'observe les réactions. J'apprend à exprimer des opinions juste pour voir quel effet elles font. J'ai l'impression d'être une espionne à la solde de l'ennemi. Mais l'ennemi, c'est moi, aussi. C'est compliqué. C'est désagréable.

Bref, pour l'anniversaire d'Elo, c'est pas gagné.

Il faut que je la mette en condition, ma chère maman. Je vais lui distiller des confidences qui la mettent en valeur, par ricochet. Je lui ferai jurer de garder le secret et je lui divulguerai quelques histoires que tout le collège connaît déjà. Clara qui prend la pilule, Juan qui s'est vanté d'avoir essayé le pétard. Automatiquement, elle devrait en tirer la conclusion qu'elle a de la chance d'avoir une fille comme moi ! Enfin, j'espère.

Il faut aussi qu'elle ait des petits plaisirs, qu'elle s'offre un pull, qu'on lui fasse des compliments. Je dirai à papa de lui offrir des fleurs. Je remarquerai devant lui qu'elle a vraiment bonne mine, pour qu'il lui répète. J'irai en repérage au centre commercial, pour savoir dans quelle boutique l'entraîner, le moment venu. Une mimique d'extase lors de l'essayage, et elle rosit, elle tournicote devant la glace, elle dit d'une voix de gamine « tu crois, vraiment ? ». Il suffit d'ajouter, la main sur le cœur « tu fais encore plus jeune que d'habitude... papa va adorer ». Après, une fois qu'elle a sorti sa carte bleue, c'est du gâteau : on a environ droit à une demi-journée de ramollissement général pour caser ses demandes.

Je suis devenue une pro de la manipulation. Je n'en suis pas très fière.

Je me sens bizarre, mauvaise, de préparer mes coups en douce. C'est ma mère, après tout. Mais elle ne me laisse pas vraiment le choix. Je suis sa fille, après tout.

Je voudrais savoir ce que je lui ai fait.

Quand je suis née, elle avait dix-neuf ans. Elle dit que je lui ai volé sa jeunesse. Dès le début j'ai été difficile. Quand je mesurais deux millimètres, j'étais déjà encombrante ?

La grossesse a été difficile. Longue, une grossesse d'éléphante. Elle vomissait, elle avait mal au dos, au bide, elle avait des boutons, des brûlures, elle ne pouvait pas dormir, elle était épuisée, gonflée comme le bonhomme Michelin, affreuse, elle se cachait.

L'accouchement a été terrible. Vingt heures de douleurs récitées à chaque nouvelle connaissance comme l'épisode incontournable du feuilleton familial.

L'allaitement a été une épreuve. Elle n'avait pas assez de lait, j'étais affamée, elle a eu des plaies, on dit des crevasses, comme dans la neige, mais en plus petit.

Moi, mes enfants, je les adopterai. Je n'aurai pas un tas de trucs à leur reprocher dès leur premier cri.

Je me sens coupable.

Certaines mamans s'extasient sur leurs enfants. Dès qu'ils sont dans leur ventre, elles les appellent mon amour, mon chaton. Mais tous les bébés ne sont pas pareils. C'est comme la taille ou la couleur des cheveux, il y a une part de chance. Il y a les gentils et les autres.

Le biberon non plus, je n'en voulais pas. Je buvais un peu, je me raidissais, je recrachais, je hurlais. Pendant un mois j'ai joué cette comédie, on m'a hospitalisée. Ma mère a fait une dépression nerveuse. C'est ma grand-mère maternelle qui m'a prise en mains. Avec mamie, ça allait, elle avait l'habitude, elle a eu quatre enfants.

On vivait tous dans la même maison, sauf papa, qui terminait ses études à Lyon.

Bien sûr je ne m'en souviens pas, mais elle s'applique à tout ressasser, ma mère, comme si on ne devait oublier aucune souffrance.

Quand elle a été guérie, maman est rentrée à la mairie comme secrétaire. Elle aurait voulu être styliste, mais elle devait gagner notre vie, elle n'a jamais repris ses études.

On s'est installées avec papa quand j'avais deux ans et demi. J'ai commencé l'école quelques mois plus tard. C'est mamie qui me gardait le soir, le week-end, les vacances. Et plein d'autres semaines.

Ils avaient besoin d'être seuls, les amoureux. Ils allaient à Marrakech, à Rome. Ridicule de m'emmener, j'étais trop petite. Papy et mamie avaient du temps pour moi.

L'année de mes cinq ans a été un calvaire. Mon grand-père est mort, ma grand-mère a quitté la ville. Mes parents m'avaient à temps plein avec eux.

Ma mère était enceinte de Justine.

L'enfer a commencé, j'ai pris un abonnement à la solitude.

J'étais seule dans ma chambre, dans mon bain, seule devant la télé.

Quand j'étais chez ma grand-mère, j'étais dans ses jambes, je faisais tout comme elle. On était bavardes comme deux pies, je racontais ce qui s'était passé à l'école, elle se passionnait pour ma vie de microbe.

J'ai fait pareil avec maman. Mais elle avait envie d'être tranquille. Pour se détendre après le travail, elle écoutait la radio. Elle me faisait taire. Après ! Plus tard ! J'ai pas le temps ! Tais-toi, à la fin.

Elle ne s'intéressait pas à mes cahiers, à mes activités. Elle oubliait les dessins que j'avais faits pour elle.

Comme mamie était partie, j'allais attendre maman chez Madame Germain. La première fois qu'elle m'a oubliée, j'ai eu très peur. J'ai cru qu'elle avait eu un accident, comme papy. Je tremblais tellement que la nourrice s'est inquiétée a téléphoné à la maison. Elle y était, et je l'ai entendu dire, tranquillement : « Oh ! Flûte ! Je l'avais oubliée ! ». Madame Germain a plaisanté sur la mémoire flageolante de ma mère. Rien à faire. Je l'attendais derrière la porte et je lui ai sauté dessus comme une folle quand elle est entrée. Surprise, elle s'est laissé enlacer trois secondes, après elle m'a repoussée, avec un « C'est quoi ce cinéma ! ». Elle devait avoir honte. Madame Germain m'a pris la main, et puis elles se sont fait des salamalecs pendant cinq minutes.

La deuxième fois, je n'ai rien dit. Je me suis simplement recroquevillée en regardant l'horloge. Si la pendule s'était arrêtée, mon cœur se serait arrêté. Madame Germain a téléphoné, elle a dit « je m'excuse, j'arrive ». Quand la porte s'est ouverte, je me suis jetée dans ses bras. Elle a froncé les sourcils, en disant « ce n'est rien, voyons ! ». Elle a fait des kilos d'excuses à Madame Germain. A moi, rien.

On a pris l'habitude, Madame Germain et moi, d'attendre en se regardant peureusement. Elle craignait autant que moi qu'on m'oublie pour de bon.

Mais quand elle réclamait ses heures sup, c'était encore moi qui prenait, parce que je coûtai cher, qu'elle en avait marre de se serrer la ceinture. Elle était contente que je passe en cours préparatoire, je me débrouillerais pour rentrer toute seule de l'école. A six ans, c'est la règle. C'est la grande école, on n'attend plus l'heure des mamans, on peut s'en aller comme un grand. Un grand tout petit à l'intérieur.

Malgré mes pleurs, malgré les inquiétudes de la nourrice, de mamie, malgré leurs propositions, c'est ce qu'elle a fait, dès le premier jour.

Pour papa, pas très au courant des détails pratiques, elle a arrangé la vérité. Elle lui a assuré que je ferais la majeure partie du chemin avec d'autres familles, en sécurité. Pendant qu'elle présentait sa version, elle me fixait droit dans les yeux pour s'assurer de mon silence. Quand papa m'a demandé si j'avais peur, j'ai répondu non, en regardant mes pieds pour ne pas pleurer.

Pendant les derniers jours de vacances, elle m'a entraînée avec acharnement à repérer le chemin, à traverser. Elle attachait ma clef à un long cordon, caché sous mon pull. Je devais la sortir pile devant la porte, s'il n'y avait personne dans l'escalier, des fois qu'un cambrioleur me suive. Interdiction de parler aux étrangers. Quel programme !

A quatre heures et demie, ce lundi de septembre, il n'y avait vraiment personne qui m'attendait. Même pas le jour de la rentrée. J'ai fait la fière devant mes copines, mais j'avais mal au ventre. Je suis partie avec Maéva et son grand frère Sébastien, ils bifurquaient au bout de trois cents mètres. Sébastien trouvait ma mère un peu dingue. J'ai pris sa défense, elle savait ce qu'elle faisait, elle avait confiance en moi...

Ce premier retour s'est bien passé. Mon cœur battait à 300 à l'heure, la clef ne voulait pas glisser dans la serrure, ma main tremblait, et puis, ouf, j'ai réussi et je suis rentrée. J'ai poussé le verrou et je me suis assise par terre pour récupérer.

Je restais seule une heure et demie. Maman avait tout prévu « Après le goûter et les devoirs, je te donnerai des petites tâches pour aider dans la maison ».

J'ai pris l'habitude de mes trajets solitaires, de mes retours solitaires.

J'ai commencé mon boulot de ménagère. Au début, ça m'amusait, je jouais à la grande, j'en faisais plus que prévu, pour faire plaisir à maman. Quand elle rentrait, elle vérifiait d'un coup de son œil laser que tout était propre. Souvent elle était mécontente : il restait de la poussière dans un coin, les torchons étaient mal étendus. A la longue, j'ai joué celle qui était concentrée sur un livre, un cahier de classe.

Des fois, rarement, elle chantonnait, elle me souriait en rentrant, elle me passait la main dans les cheveux.

Ces jours là, je l'aimais très fort, maman.

Comme je travaillais vite, j'ai commencé à m'ennuyer. Interdit d'allumer la télé. Une ou deux fois elle était rentrée plus tôt, pour vérifier ce que je faisais. Depuis, la trouille de la voir revenir par surprise suffisait à me faire obéir.

C'est là que j'ai commencé à dessiner. Et à lire le dictionnaire.

C'est sans doute ma mère qui m'a donné envie de dessiner. Je la voyais griffonner des modèles de robes, de chapeaux. Elle avait un coup de crayon rapide, précis, un goût génial pour les assemblages de couleurs. Je les trouvais magnifiques, ses croquis. Je lui disais que c'était des œuvres d'art. Je l'encourageais à continuer, papa aussi, mais des fois nos compliments la rendaient triste, elle nous envoyait balader avec des « ah si seulement »

Moi je faisais des châteaux, des bouquets de fleurs. J'ai commencé à imiter les héros de bande dessinée, c'était pas facile, je tirais la langue avec application. Je les montrais de moins en moins à maman, la plupart du temps elle ne voyait que leurs défauts. « Les oreilles de Mickey sont ratées ! Regarde-moi ces pieds ! Il chausse au moins du soixante, avec toi ! »

C'est dans les moments où j'étais découragée par mon manque de talent artistique que je suis tombée amoureuse du dictionnaire. Pour un motif peu avouable. Je devais avoir huit ans, et je cherchais « cumulus », quand je suis tombée, à la page d'avant, sur « cul ». Jamais je n'aurais imaginé qu'un dico parle comme ça ! J'ai tout lu, de trou du cul à lèche-cul jusqu'à péter plus haut que son cul. Je me suis régalée des synonymes : baba, pétard, lune, derche !

J'ai immédiatement adopté faux cul pour ma mère. J'ai découvert d'autres gros mots : gagueuse, catin, maquereau,.... Quels bons moments !

Mon vocabulaire y a beaucoup gagné, en mots pas fréquentables, d'abord. « Qui t'a encore appris cette ordure ? ». Pas question d'avouer que le coupable était l'outil de travail qui trônait sur mon bureau. J'ai inventé une bande de « caillera », des grands du collègue voisin qui nous en jetaient des tonnes par dessus le grillage.

Au fur et à mesure, les mots sont devenus des compagnons, des béquilles. Avec des synonymes, on croit maîtriser le monde. Et puis quand un enfant est plongé dans un dictionnaire, on hésite à le rabrouer, on lui fiche la paix. Paix, repos, tranquillité, réconciliation.

Une fois, je devais avoir huit ans et demi, j'ai trouvé un carnet de croquis de ma mère, des silhouettes de mode. Je les ai recopiées, fidèlement, ajouté des couleurs. Dès que ma mère a franchi la porte, je les lui ai plantées dans les bras. Elle a pâli. « Ce sont mes dessins ? ». « Non, juste une copie, avec un peu de peinture, pour faire joli ». « Et pourquoi as-tu fait ça ? ». Je n'ai pas senti arriver la catastrophe. Pensant lui faire plaisir, j'ai annoncé « J'aime tes dessins et je voudrais faire comme toi ». Je voulais parler de ses qualités de dessinatrice ; elle a compris que je voudrais devenir styliste.

Elle est devenue rouge brique, elle suffoquait, elle tremblait, elle a déchiré mes feuilles avec violence et me les a jetées à la figure.

« Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis de faire ce métier ! C'est à cause de toi que je ne l'ai pas fait, à cause de toi, et de ton abruti de grand-père ! A cause de toi que je me contente de faire des courriers imbéciles, tous les jours, au lieu de travailler dans la mode, mon rêve ! Tu me cherches, tu n'es qu'une méchante, une malfaisante, une sale fille ! »

Je m'étais mise à sangloter, submergée par cet imprévu.

Papa est arrivé, elle hurlait en pleurant, je pleurais dans mon coin, c'était l'apocalypse. Il ne savait pas laquelle consoler en premier, mais il a choisi maman. Elle lui a montré les feuilles déchirées, elle répétait, les poings serrés, le visage crispé : « la petite salope, la petite salope ».

Il m'a envoyée d'un geste dans ma chambre, en disant « j'arrive ».

Il y a eu des éclats de voix, et le silence est revenu.

Papa a été gentil, mais il m'a bien expliqué qu'il ne fallait pas que je mette maman dans cet état, que ça lui faisait du mal. Bien sûr elle ne pensait pas ce qu'elle disait, les insultes c'est parce qu'elle était en colère. Mais il n'était plus question que je la copie, elle voulait jeter ma peinture et mes feutres. Je me suis remise à pleurer, c'était injuste, tous les enfants avaient au moins le droit de dessiner.

Alors papa m'a fait promettre de ne plus dessiner de mannequins, de robes, et qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire, mais qu'il n'était pas sûr.

J'ai été privée pendant un mois, pour m'apprendre à être prévenante et à respecter ma mère.

Un mois pendant lequel elle ne m'a pas adressé la parole, un mois pendant lequel elle me jetait la nourriture comme à un chien. Papa a essayé de prendre ma défense. Elle lui a demandé de choisir son camp. Choix : résolution, alternative. Dilemme.

En un mois, j'ai fait de gros progrès en vocabulaire.

Je voudrais bien savoir ce que je lui ai fait et que ma sœur ne lui a pas fait.

Un jour, papa a déclaré « grande nouvelle, Valérie est enceinte ». Papy a quitté le salon. J'étais horrifiée à l'idée du cauchemar qui attendait maman, les douleurs, tout ça, mais elle, pas du tout !!

Papy est rentré et il a dit : « je me fais du souci pour Delphine ».

Maman a bondi :

- Delphine, toujours Delphine, sans toi...

- Valérie, tais-toi ! a crié mon grand père.

- Bon, on s'en va. Viens, Michel.

Décidément dans cette famille la venue de bébés posait des problèmes.

Je n'en revenais pas. Depuis toujours j'avais entendu maman dire qu'avoir un enfant c'était une galère à ne pas souhaiter à sa pire ennemie !!!

Bizarrement, ils avaient beaucoup de chagrin, mes grands parents.

Avec Papy, on s'adorait, on se serrait joue contre joue. Il m'inventait les histoires de Kamal, un explorateur débile. Comme chasseur, il était nul, mais comme clown, terrible.

C'est en rentrant de chez maman qu'il s'est tué. Il a raté un virage.

Accident : choc, calamité. Malheur.

Tout le temps de sa grossesse, j'ai observé maman : elle ne vomissait pas, ne se plaignait pas. Je n'avais plus le droit de l'approcher. J'aurais bien aimé caresser la grosse bosse, comme papa. C'était joli à voir.

Le médecin a dit que c'était une fille. Papa espérait qu'elle ressemble à maman, maman préférerait qu'elle soit blonde aux yeux bleus comme lui. Moi je suis brune avec les yeux marron. Si je demande à qui je ressemble, mamie répond « à papy ».

Maman aurait préféré avoir un garçon, la première fois. Une deuxième fille, quelle tuile ! Je lui ai demandé si elle était déçue : non.

Il y en avait une qui avait de la chance. Elle ne faisait aucun mal à maman, on voulait bien une fille, et on lui avait choisi un prénom splendide : Justine. Le prénom d'une arrière grand-mère. Et Delphine, ça vient d'où ?

Maman et papy n'arrêtaient pas de se chamailler, papa essayait d'arranger les choses.

C'est compliqué, la vie d'adulte.

Un jour, maman a annoncé qu'ils allaient se marier. Je croyais qu'il fallait se marier avant d'avoir des enfants ? Avec ce mariage la guerre a continué entre papy et maman.

Papy a décidé qu'il ne parlerait plus à sa fille tant qu'elle n'aurait pas changé d'avis. A quel sujet ?

Il n'a pas connu ma sœur, papy. Quand elle est née, il boudait. Un mois après, il mourrait.

Justine est née l'après midi, « comme une lettre à la poste » a dit papa.

On a foncé à la clinique, sans papy. Maman avait l'air heureuse, Justine tétait, peinarde. Je l'ai trouvée vilaine, avec ses yeux bouffis et son crâne chauve.

Tout le monde s'extasiait sur ses dix doigts, le fait qu'elle ait un nez et deux oreilles, qu'elle ressemble à son père, mais avec tout de même quelque chose de sa mère.

J'ai demandé si tous les bébés étaient aussi moches.

Maman a été la plus rapide pour répondre que non, moi j'étais *vraiment* moche.

J'ai eu beaucoup de peine. Pour les consolations, c'était trop tard.

Les tétées et les nuits se sont bien passées. Justine était un amour. Quelle poisse.

Maman a fait zéro dépression, sauf pour la mort de papy.

Papa est arrivé, les yeux humides, qu'il m'a prise dans ses bras et m'a serrée très fort. Il répétait « ton grand-père, ton grand-père » « Il a eu un accident Il est parti ». Parti où ? « Au ciel ».

On a filé chez mamie. Elle avait l'air d'avoir cent ans. Elle était ratatinée par le mal, décoiffée, ses yeux clairs encore décolorés par des ruisseaux de pleurs.

Elle est venue chez nous. Larmes et silence pour tous. Même Justine se taisait.

Elle a voulu que je vienne au cimetière, pour dire au revoir à papy.

Il y a eu la messe, avec des paroles tristes, des gens tout en noir.

J'étais hypnotisée par le cercueil et je l'ai vu bouger, alors j'ai crié de peur dans l'église, tout s'est arrêté, tout le monde s'est tourné vers moi en me faisant les gros yeux.

Papa m'a entraînée dehors, il m'a dit qu'il fallait respecter les morts. En quoi le fait de crier ça montrait que je ne respectais pas mon grand-père adoré ?

En sortant de l'église, malgré ses yeux tout rouges, maman m'a lancé un regard noir, elle m'a secouée en me murmurant de me tenir tranquille, sinon ! Sinon, quoi ? Mon grand-père était mort et en plus elle me menaçait alors que je n'avais rien fait de mal ! De l'injustice en plus du malheur ! C'était insupportable, j'ai commencé à brailler aussi fort que je pouvais, papa m'a amenée dans la voiture. Il m'a câlinée, et puis on est retournés au cimetière, au moment où ils descendaient le cercueil dans la tombe. J'ai couru aussi vite que j'ai pu, j'ai glissé et je suis tombée dans le trou, à cheval sur la boîte en bois. Il y a eu encore des hurlements, il a fallu remonter le cercueil, mais moi je m'y trouvais bien, je voulais rester là, contre lui, pour toujours. Mamie est venue me parler tout doucement, elle y arrivait à peine, je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Et puis elle est tombée dans les pommes, de tout son long sur les graviers. J'ai cru qu'elle était morte, elle aussi, j'ai lâché le cercueil pour me précipiter sur elle. Maman m'a flanqué une immense baffe, qui m'a fait reculer de deux mètres et m'a coupé le souffle. Ça m'a calmée net. Plus personne ne s'occupait de moi.

Mamie est revenue à elle doucement. Elle saignait de la tête, le rouge brillait sur ses cheveux blancs.

Ils ont remis le cercueil dans la tombe, tout le monde a jeté de la terre ou une fleur et les gens sont partis, il est resté mamie, papa et maman et Mathilde, la sœur aînée de maman.

Mamie s'est installée chez nous, elle n'osait pas rentrer chez elle. Je restais avec elle, on jouait aux cartes, je la peignais, je lui massais les pieds, on regardait la télé la main dans la main. Même devant les dessins animés, elle avait les yeux mouillés.

Un soir, elle a prévenu qu'elle allait liquider sa maison, partir chez Mathilde. Elle n'en pouvait plus d'être là ; maman a pris ça pour elle. Elle a dit sèchement « si tu ne te sens pas bien ici... ».

Elle avait trop mal, elle rencontrait papy partout. Chaque fois qu'elle croisait un voisin, ils parlaient du passé, et la peine revenait lui trouer la poitrine. Elle serait partie dès l'enterrement si je n'avais pas été là.

Ça me broyait le cœur de la voir partir, toute faible et malheureuse.

Un soir, je me suis relevée pour faire pipi, mamie essayait de faire promettre à maman quelque chose, en mémoire de papy. Elles étaient tristes toutes les deux, elles se mouchaient sans faire de bruit. Maman n'était pas seulement triste, elle était aussi en colère.

Après le départ de mamie j'ai fait la connaissance de Madame Germain, ma gardienne.

Un mois après mes parents se sont finalement mariés, sans cérémonie comme ils ont dit. J'ai eu la surprise de changer de nom. Avant, je m'appelais Leroy, mais maman m'a expliqué,

toute gentille pour une fois, que les enfants prenaient le nom du papa après le mariage. Dorénavant, je m'appellerai Duflo, comme papa, maman et Justine.

Maman m'a demandé de téléphoner à mamie pour lui dire. Ça lui a fait drôlement plaisir, à ma grand-mère. D'abord il y a eu un énorme silence dans le téléphone, j'ai cru qu'il ne marchait plus. Et puis elle m'a dit, en sanglotant : « tu feras un énorme bisou à ta mère, de ma part et de la part de papy, et tu lui diras merci, merci, merci ».

Mais elle n'a pas dit pourquoi, ni quand elle comptait revenir.

C'est grâce à toutes ces calamités que j'ai commencé ma carrière de solitaire.

Solitaire : esseulé, isolé. Abandonné.

Mes premières années de primaire, c'était le bonheur. J'avais des copines, j'aimais apprendre. A la maison, l'école ne passionnait personne. Quand je voulais raconter ma journée, la télé était allumée et les nouvelles du monde, très loin, pesaient plus lourd que ma vie, tout près.

Et Justine est entrée à l'école maternelle. Maman était surexcitée, elle en parlait sans arrêt. Elle était fière.

Justine était splendide, habillée de neuf de la culotte au manteau. Papa a trouvé qu'on en faisait un peu trop, maman a haussé les épaules. J'ai pensé profiter de l'aubaine. Rien, à part une remarque « tu vas grandir, ça ne sert à rien d'en changer ». Et Justine, elle va pas grandir ? Si, mais Justine, « c'est pas pareil ». J'avais remarqué.

Remarquer : constater, souligner. Relever. Relever l'injustice ?

Papa a perçu le décalage et m'a offert une trousse géniale. Maman a jugé que c'était un caprice.

J'ai demandé à mes copines si ça se passait de la même manière chez elles. Chez les plus riches, chacun avait de nouvelles affaires. Les derniers nés étaient souvent les chouchous. Souvent le père préférait sa fille et la mère son fils.

Une idée, pour rétablir l'égalité avec Juliette, c'était que maman ait un fils.

Je l'ai suggéré, sur le mode « ça ferait plaisir à papa de jouer au foot avec un fils ». Maman a demandé de quoi je me mêlais. Comme je lui rappelais qu'au début elle aimait pas les filles, elle a répondu « ça dépend des filles ! ». Papa a pris ma défense, ils ont crié tous les deux. Maman m'a envoyée me coucher en hurlant. Plus tard, papa est venu me voir, il a dit que maman était fatiguée, que ses mots avaient dépassé sa pensée. Toujours la même soupe.

Moi je voulais qu'on me fasse de temps en temps des compliments ou des bisous gratuits.

Quand on a eu nos cahiers, à la fin du premier trimestre, l'histoire a continué.

Regardez, mesdames et messieurs, regardez, les habitants du monde comment Justine *dessine* ! Un bonhomme avec trois yeux et des mains à un doigt ! Un prodige comme on en a jamais vu sur terre ! Une nouvelle forme d'art, inventée par une puce fa-bu-leu-se !

Maman a téléphoné à Mamie, ce qui était rare, pour tout exposer en détail. Avec la maîtresse, elles s'étaient félicitées toutes les deux des résultats de Justine, de son comportement, de ses talents de coloriste, de la volonté de Justine, de son entrain de Justine, de, de, de, de....

Assez.

Je tournicotais, j'écoutais, j'étais heureuse pour ma petite sœur, et j'attendais mon tour. Et ma mère se détournait de moi, elle effaçait mes regards et mes requêtes, elle m'oubliait, et le temps passait, passait. A force d'aller et venir, j'avais attrapé le tournis. Et puis tout s'est

brouillé dans ma tête, j'ai hurlé au visage de ma mère, tellement fort qu'elle en a lâché l'appareil de surprise.

ASSEZ !!!

J'ai ramassé le téléphone et j'ai juste eu le temps t'entendre ma grand-mère qui disait « Mon Dieu, Delphine, c'est toi qui a crié ? ». Mais ma mère avait réagi, elle avait raccroché le téléphone et elle me tapait sur la tête, sur le dos, de plus en plus fort, en répétant durement « j'en ai marre, marre, MARRE ! ». Elle tapait, j'étais tombée sur le tapis, elle continuait, je suppliais. Rien. Justine est entrée dans le salon, son mignon visage s'est crispé, et maman a retenu son bras.

- Qu'esse y a, manman ?

- Rien, mon ange, ta vilaine sœur est méchante avec maman.

Le téléphone a sonné, c'était mamie. Ma mère l'a rassurée, accusant ma jalousie démesurée. Elle s'est enfoncée dans le fauteuil et elle m'a dévisagée longtemps, d'un air effroyablement tranquille. J'étais incapable de soutenir son regard. La sentence est tombée. Interdiction totale de m'occuper de Justine, puisque j'étais une folle hystérique, pas une grande sœur normale. Cloîtrée dans ma chambre. Et pas un mot à ma mamie. « Maintenant, fous le camp. Disparais ».

Disparition : fin, suppression, mort.

Malgré papa, j'ai été bannie, enfermée comme une pestiférée.

Il a été horrifié des bleus que j'avais, il a soufflé « si la maîtresse voit ça elle prévientra l'assistante sociale ! » Ça chauffait, elle a pris son air de victime, elle bafouillait en pleurnichant, « Boui tu as raison mon chéri... ».

Tout en faisant son cinéma, elle a suggéré que c'est parce que j'avais levé la main sur elle qu'elle m'avait frappée. Ça m'a mise hors de moi, j'ai braillé « C'est pas vrai ! ». Elle en a profité : « Tu vois comment elle me parle.... »

12

Papa ne savait plus sur quel pied danser entre ses trois pleureuses. Il a pris sa tête dans ses mains, et je crois qu'il aurait pleuré lui aussi, s'il avait pas été un homme. Et puis il s'est levé et il est allé se servir une bière. Il était complètement dépassé.

Pourquoi est-ce qu'il la laisse faire ?

Après une période de paix, un soir, papa a sous-entendu que mamie pouvait venir, elle le proposait dans sa dernière lettre.

« Quelle lettre ? »

Il avait fait une gaffe. Avec un geste d'indifférence, maman a dit « oui, Delphine, tu as reçu une lettre hier, j'ai oublié de te la donner ».

« Tu peux aller la chercher, s'il te plait ? »

« Plus tard, rien de nouveau, de toutes façons »

Le rien de nouveau, c'est qu'elle m'aimait toujours. Apprendre qu'on est aimé, c'est ébouriffant à chaque fois, tellement c'est bon,...

Elle disait aussi qu'elle viendrait bien, si on lui demandait.

Le lendemain, j'ai posé la question, papa a regardé maman, elle lui a fait un pauvre sourire et elle a dit « on en parlera tous les deux, tu veux bien, mon chéri ? »

C'est papa, bien sûr, qui est venu m'expliquer pourquoi mamie ne viendrait pas.

Il a attendu qu'on soit tranquilles, tout seuls. Il a versé un peu de miel sur mes qualités de grande fille, sur les soucis des parents,... Et puis il a dévié, il a dit que mamie faisait des choses bizarres, comme parler à sa télé. Au début, ça me faisait marrer, sauf quand il a insi-

nué qu'elle était dangereuse et un peu zinzin. J'ai contesté : pour une folle, elle était drôlement normale dans sa dernière lettre, et lui aussi il parlait tout seul dans sa voiture, alors ça prouvait quoi ? Il s'est énervé et a sorti son argument massue « ta mère est fatiguée ». Ben voyons.

Ma mère est rentrée au moment où je répétais : « mamie va mourir et je l'aurais pas revue ».

Elle a dit « bof, il n'y a pas de risque, c'est juste une vieille qui perd la tête ».

- Je te crois pas, elle est pas folle du tout, mamie !

- Mais si, ma petite, elle devient maboule, elle parle toute seule, elle ne trouve plus ses mots. Il paraît même qu'elle devient un peu méchante, comme toi.

- Elle est toujours gentille avec moi.

- Gentille avec toi ? Parce que vous vous ressemblez ? Tu es déjà méchante, tu veux voir ton avenir sur pied, voir comment de jeune folle on passe à vieille folle !

Elle a souri, contente de sa formule.

La méchante, c'était elle.

Elle a ajouté : « tu en penses quoi, jeune fêlée ? »

Elle allait continuer mais l'accumulation des punitions, l'injustice, les médisances sur mamie avaient mis ma cervelle en fusion. Il fallait qu'elle se taise !

J'ai hurlé comme une sauvage et je me suis jetée sur elle. Je l'ai poussée violemment, elle est tombée par terre.

Mon père s'est précipité, il m'a ceinturée, je ruais. Ma mère a glapi « donne lui une douche froide ! », il m'a entraînée dans la salle de bains pour me passer la tête sous l'eau, j'ai failli m'étouffer. Il m'a tenue contre lui jusqu'à l'arrivée du SAMU.

Pendant qu'on m'examinait, ma mère se lamentait sur ma violence à répétition, elle avait peur pour ma petite sœur.

Je frissonnais, je sanglotais. Le médecin m'a fait une piqûre, il a dit qu'il fallait m'hospitaliser et consulter un psychiatre.

Si j'étais folle, c'était seulement de rage et d'impuissance.

De rage devant la fourberie et la mesquinerie.

Méchante : cruelle, malfaisante. Minable.

Je suis restée trois jours à l'hôpital. On m'a mis des fils sur la tête pour enregistrer ce qui se passait dedans.

Ma mère venait tous les jours, l'air peinée, surtout en public. Elle parlait avec une voix inconnue, tremblante, une voix de martyr. J'étais muette.

On a vu la psychiatre, le Docteur Florent, très brune, avec des yeux noirs, des petites lunettes noires et un nez pointu. Un look de sorcière mais un joli sourire. Tous mes examens étaient normaux, elle m'a interrogée sur mes « colères ».

Je me taisais à cause de ma mère. Le docteur l'a compris, lui a fait promettre de ne pas me punir.

J'ai hésité, et j'ai lâché « C'est de sa faute, elle dit des méchancetés, que ma grand-mère et moi on est fêlées ».

Ma mère ne faisait aucun commentaire. Elle restait penchée en avant, les mains jointes. Une sainte.

Après d'autres questions, le docteur Florent m'a proposé de venir « lui parler de tout ça », pour vider mon cœur de sa peine. Ah bon ? Elle avait l'air d'y tenir, elle me regardait avec gentillesse. J'ai accepté quand j'ai su que maman n'était pas invitée.

Elle a ajouté, pour maman : « Evitez les sujets de fâcherie. Et que le papa soit le plus présent possible. Nous ferons le point ensemble dans quelques semaines »

On a fixé un premier rendez-vous, et elle m'a donné un traitement de dix jours, pour « passer le cap ». Je pouvais retourner à l'école.

Dès qu'on a franchi la porte de l'hôpital, j'ai eu peur, je me doutais que ma mère allait changer de rôle. Elle n'a pas dit un mot. Dans l'ascenseur, elle a évité mon regard.

Papa nous attendait. Il avait l'air heureux de me voir.

Maman s'était écroulée dans un fauteuil sans même enlever son manteau. L'air épuisé, elle a dit que j'avais rendez-vous tous les quinze jours avec la psychiatre pour me sortir les idées tordues que j'avais dans la tête, que j'avais des tranquillisants à prendre et que surtout papa ne devait JAMAIS me laisser seule avec elle.

J'ai gémi « Elle a pas dit ça » Ma mère a grondé « tais-toi et file dans ta chambre ! »

Seule dans ma chambre : un rôle à vie. J'ai rangé mon cartable deux fois, taillé tous mes crayons. Papa est entré avec une assiette de pâtes, du jambon, un yaourt. Il m'a dit que je serais plus tranquille pour dîner dans ma chambre, juste ce soir.

Les larmes sont sorties de mes yeux toutes seules, comme si elles voulaient s'échapper, elles aussi. Avec tout ce qui m'arrivait, je devais être vraiment mauvaise.

J'étais dans la même position quand il est revenu. Il m'a bercée longtemps, et puis il m'a donné une cuillère de sirop « pour que tu passes une bonne nuit », il m'a bordée, m'a fait un gros baiser et il a doucement fermé la porte.

14

Il m'a réveillée très tôt le lendemain. J'étais dans le brouillard, je pesais dix tonnes, à cause du sirop. Ils avaient réorganisé ma vie. J'étais inscrite à l'étude, matin et soir, alors je restais à l'école de huit heures à dix-huit heures.

Grâce au sirop, je dormais à l'étude, je somnolais pendant les cours. « Par sécurité », ma mère avait augmenté les doses. Tout glissait. Français, maths, histoire.... Quelle importance ?

La maîtresse faisait son possible pour capter mon attention mais je planais. Mon crâne : une montgolfière. Objectif du traitement : atteint.

Je n'avais plus envie de jouer, ni de parler, à peine de manger. Un fantôme. Un très gentil fantôme très sage.

Deux jours avant le rendez-vous à l'hôpital, on a arrêté le sirop, alors je n'ai pas réussi à m'endormir. Je gigotais dans mon lit. Je me suis relevée pour boire, pour faire pipi. Je me suis plainte à mes parents qui regardaient la télé. Maman n'a pas quitté l'écran du regard.

Papa est venu dans la cuisine, il a dit que j'avais dû m'habituer au sirop, maintenant j'en avais besoin pour m'endormir. Il m'a proposé une tisane de tilleul, il paraît que ça facilite le sommeil. Pendant que l'eau chauffait, maman est venue nous observer, bras croisés, appuyée au mur. Elle a aligné deux ou trois vanes, sur mon besoin de drogues, le plaisir d'aller à la piscine demain avec Justine, peut-être pour tester mes réactions.

Après dix jours de calmant, je n'étais plus en colère. Seulement triste et molle. J'ai bu la tisane tout de suite, trop chaude. C'est bon parfois de se concentrer sur un estomac qui brûle. Ça occupe l'esprit.

Je suis retournée me coucher, j'ai pensé à Nadine Florent, j'ai cherché psychiatre dans le dico : c'était trop compliqué.

J'ai regardé à fou. Avant, les synonymes m'auraient fait marrer : barjo, azimuthé, fondu, sinoque, fada, Comme carte d'identité, ça ne me faisait plus rire. J'arrivais plus à penser, j'avais du coton mouillé dans la tête, du coton mouillé de toutes les larmes du monde, qui coulaient dès que je pressais un peu mes yeux.

J'ai pensé très fort à mon papy et j'ai eu envie d'aller là-haut le rejoindre.

Papa m'a déposée le lendemain devant le bureau du Docteur Florent, tout timide, il a dit très vite : « je repasse la prendre dans une demi heure »

On s'est assises face à face, dans ses fauteuils moches.

Je trouvais ça curieux, de raconter ma vie à une étrangère.

C'est elle qui a commencé à parler. Elle pensait que j'étais une petite fille très intelligente, peut-être un petit peu trop sensible.

Elle m'a dit que je pouvais l'appeler par son prénom, Nadine, et que je pouvais lui poser des questions. J'ai demandé si elle avait des enfants : oui.

J'ai essayé de savoir si elle était gentille avec eux mais elle n'a pas tenu ses promesses, elle n'a pas répondu directement, elle m'a un peu plus embrouillée et je lui ai dit que je comprenais rien.

Elle a sorti son joli sourire et elle m'a proposé un plan. On ferait deux colonnes, celle avec ce qui se passait mal dans ma vie, et l'autre avec ce qui se passait bien, et puis on essaierait ensemble de mélanger les deux, ou quelque chose comme ça, pour que je me sente mieux. Je pouvais aussi faire des dessins.

J'ai souligné que la colonne des biens serait riquiqui, elle a souri en disant « mais non ». Je lui ai demandé si elle jetait les dessins que les enfants lui faisaient, parce qu'il n'y en avait aucun d'accroché au mur. En fait elle les gardait cachés, comme des secrets entre elle et les enfants. Ça m'a bien plu.

La première demi-heure a passé très vite.

Elle m'a fait une petite bise sur la joue pour me dire au revoir et elle a serré la main vite fait à papa.

Quand maman a essayé de savoir ce qu'on avait fait toutes les deux, j'étais incapable de répondre. Je répondais « Euh... Je sais pas », elle a cru que je voulais la faire enrager. Papa n'en savait pas plus. Elle a claqué la porte en criant qu'on aurait mieux fait de continuer le sirop.

J'ai vu Nadine plusieurs mois. Elle m'a d'abord apprivoisée, comme elle disait. Elle avait une façon de me regarder en penchant la tête qui me donnait confiance. Elle n'a jamais trahi mes secrets.

On parlait surtout de papy et mamie, au début. Je pleurais beaucoup, alors elle me tendait sa boîte de kleenex, elle me prenait la main, elle attendait que je me calme.

Son bureau est devenu un refuge. Quand j'arrivais, elle avait un mot gentil, elle me félicitait de progrès qu'elle était bien la seule à noter.

Dehors, tout avait encore changé pour moi. J'étais passée en sixième, mais pas au collège où toutes mes copines allaient. J'étais inscrite dans un collège près du bureau de papa, qui me déposait tôt et me récupérait tard. En réponse à ma tristesse, j'avais juste eu droit à « on a ce qu'on mérite ».

Le jour de l'entrée en sixième, là-haut papy voulait m'accompagner, comme pour mon entrée en maternelle. Pour le remplacer, il m'avait envoyé Eléonore. Elle avait l'air aussi larquée que moi. Calée contre un mur, elle lançait des regards effarés autour d'elle.

Le principal a fait l'appel, on était dans la même classe. On a suivi le troupeau sans dire un mot, on s'est assises à la même table. Après, on a commencé à se parler, et depuis trois ans, on n'a pas arrêté.

J'avais une autre confidente.

Elle avait eu une grave maladie du cœur, elle allait régulièrement chez un spécialiste. Ça nous faisait un point commun. On était pareilles, un peu patraques, mais on rigolait bien ensemble.

Mes débuts au collège ont été très durs. Pendant ma dernière année de primaire bousculée j'avais pas imprimé grand-chose, il avait eu les rendez-vous avec la psy, je me croyais toujours timbrée...

Le collège était immense, je m'étais perdue trois fois, quant aux cours, je pigeais rien. Je mélangeais mes cahiers, j'oubliais des devoirs, quand on m'interrogeait il n'y avait rien dans la cervelle que de la purée de mots. J'étais devenue nulle. Avant pourtant j'étais douée !

Le premier bulletin a été catastrophique. Moyennes entre 4 et 8. La surprise des parents a été brutale.

Le tribunal de famille s'est réuni au grand complet. Comme rôles, il y avait l'accusée : moi. Maman était en même temps victime et procureur. Papa jouait le greffier. Mon avocat était en vacances.

Pas une seconde il n'a été question de mes difficultés. Enfin, pour être honnête, si, mais uniquement de celles que je causais.

Pas une seconde il n'a été évoqué le fait que je pouvais être malheureuse, perturbée par les changements, paumée. Que j'avais besoin d'un temps d'adaptation, de soutien. On ne m'a pas demandé mon avis.

J'étais l'accusée.

Accusée de ne pas travailler, de rêvasser, de traîner.

Accusée d'être nulle, bêta, un peu débile sur les bords.

Accusée d'être une provocatrice, parce bien sûr je faisais *exprès*.

Après mon passage chez les fous pour humilier la famille, je me faisais encore remarquer de travers.

Rien à garder. Une plaie. Une honte pour tous.

A ma tristesse de tout rater, on ajoutait la culpabilité.

Accusée, levez-vous pour entendre le verdict. Vous êtes coupable de tout, sans circonstance atténuante. Coupable depuis que vous êtes née, justement parce que vous êtes née et que ce jour là, les dieux étaient occupés ailleurs. Vous êtes venue trop tôt, on ne vous attendait pas. Depuis, vous n'avez occasionné que désordre et perturbations. Malgré tout ce qu'on a fait pour vous : nourrices, cadeaux, soins, argent dépensé, vous continuez et vous persistez dans votre noirceur.

On sait ce qu'on a fait POUR vous, on ne sait plus ce qu'on va faire DE vous. On est très inquiets, surtout pour Justine. Il ne faudrait pas que cet exemple la perturbe, pauvre ange. On pourrait bien vous mettre en pension, mais ça coûte trop cher. Donc on va vous punir.

Zéro cadeau pour Noël qui approche, zéro sortie. Rien que le travail.

Et autour, le vide et le silence.

Silence : bâillon, black-out.

J'ai pleuré.

J'ai pleuré à Noël, de voir tous ces paquets colorés, et quand on m'a envoyée dans ma chambre pour ne pas gâcher la joie de Justine.

J'ai pleuré parce que ce monde était cruel.

Ma mère ne disait que des mensonges.

Je n'arrivais pas à la croire quand elle disait qu'elle m'avait donné de l'attention, du temps, des soins, mais que j'étais malsaine.

Je ne pouvais *plus* la croire, depuis Justine.

Avant, j'imaginai qu'il y avait des familles de tous les genres, les familles à bisous, les familles à claques, celles où tout le monde avait un gros nez, des petits yeux.

C'était comme à la loterie. Tu tires un numéro, tu gagnes ou pas. Tu peux tenter ta chance toutes les semaines. Les numéros du dossard familial, tu les portes à vie. Et encore, dans l'ordre ou le désordre. Dans l'ordre, tu as les bisous les câlins les braves les encore.

Dans le désordre, ton dossard te tient froid.

Je n'en veux pas à Justine. Dans son regard se reflète la gentillesse qu'on lui offre.

Et moi ? Est-ce que je suis la créature que ma mère décrit ? Un être haïssable, méprisable, bon pour le mal ? Un diable qui cache ses pieds fourchus dans des baskets ?

La tristesse, c'est fatigue et misère. Fatigue de lutter, misère de solitude.

Trois fées heureusement aéraient mon cloaque.

Elo a pris les choses en main pour les cours. Elle a dit « on va réviser ensemble ». Elle m'expliquait, elle me faisait répéter les leçons. Elle a eu des notes géniales, cette année là, Eléonore. Je bossais dur, mais il y avait toujours du brouillard dans ma caboche.

Au collège, je comprenais. A la maison, je me vidais.

A la maison, j'attendais ma mère et la séance quotidienne de torture. Dès qu'elle faisait un pas dans l'entrée, je me désagrégais. Je devais réciter mes leçons. Je marmonnais, baragouinais, jusqu'à l'explosion libératoire : « T'es zéro, un cancre, tu feras des ménages, pour ça pas besoin de diplômes ! » Mes notes, pourtant, s'amélioraient doucement.

J'avais raconté au Docteur Florent mes soirées d'épouvante, et au lieu de me plaindre elle m'avait dit « tu vois, ta maman s'occupe de toi ». Choquée, je lui avais crié dans la figure qu'elle aussi était trop injuste, que je ne je viendrais plus la voir !

Elo m'avait appris un truc rigolo pour être moins impressionnée par les profs. Il fallait les imaginer dans une situation ou une tenue ridicules, et du coup on oubliait sa peur. On s'exerçait avec la prof d'anglais, une sévère coincée. Quand elle nous beuglait qu'on était nuls, on la visualisait avec un bonnet de bain à fleurs orange et vertes. Ça marchait super bien. Un jour, Elo m'a conseillé de faire pareil avec ma mère. De l'imaginer avec des oreilles de lapin, un énorme bouton rouge sur le nez. J'ai froncé les sourcils. S'il y a une échelle de Richter de la trouille, la prof d'anglais était cotée 1 et ma mère, 199.

« Essaie au moins une fois, qu'est-ce que tu risques... De plus ? »

On a cogité ensemble pour trouver une solution adaptée. Ma préférence allait aux tares physiques : des pustules qui poussent sur le nez, des bras poilus qui s'allongent jusqu'au sol... « Pense à moi très fort, ça va t'aider », a jouté Elo.

Le premier soir, j'avais tellement la frousse que j'ai oublié.

Elo a eu une autre idée. Après ses clefs, il y avait un petit singe très mignon, tout noir, avec de très longs bras poilus. Elle l'a détaché et elle me l'a tendu. « Tu le mets dans ta trousse, comme ça tu l'auras toujours sous les yeux, pour penser à notre truc. Tu diras à ta mère que c'est un petit cadeau. Et si elle le trouve moche, tant mieux ! »

Ma mère l'a remarqué, tout de suite, quand j'ai posé ma trousse devant elle. Elle a dit qu'il était affreux. Pendant qu'elle le débinait, je l'ai pris, caressé et j'ai poussé un grand soupir. Mon cœur a fait un bond atmosphérique pour rejoindre celui d'Elo...

Les jours suivants je me suis concentrée sur le singe. J'évitais le regard de ma mère, je fixais les bras du singe puis ses bras à elle, et j'ai bien vu pousser quelques poils... La mini peluche est devenue mon associée. Je me plantais toujours dans mes explications, j'avais toujours peur, mais il y avait cette babiole qui me prouvait qu'ailleurs, on m'aimait.

Finalement, elle avait raison, Nadine Florent : ma mère s'occupait de moi plusieurs fois par semaine.

Est-ce que c'était une chance ? Est-ce que je préférais être isolée dans ma cellule, ou au centre du tribunal ? Quand la peur s'est un peu effacée, je l'ai détestée, ma mère.

Entre deux bafouillages, parfois je trouvais qu'elle était grotesque, à rougir et à trémuler, et ses méthodes ne donnaient aucun résultat : j'étais toujours en queue du peloton. Des fois je faisais de l'œil au singe, je lui disais « mais regarde là, une vraie piquée ! »

Lentement, je suis devenue insensible. Je n'écoutais plus ce qu'elle rabâchait.

Je l'obligeais à passer des heures sur du vocabulaire anglais, des carrés de l'hypoténuse et des plissements hercyniens. Une revanche.

Quand elle transpirait sur un problème de maths, j'ouvrais la bouche périodiquement, mode poisson. Je ne savais rien, elle hésitait, elle finissait par craquer : « tu verras ça avec ton père ».

C'est bien, d'être un cancre. Une fois qu'on vous a collé l'étiquette, plus la peine de se fouler. Si vous avez une bonne note, tout à coup, on va dire que c'est la chance ou que vous avez triché. Alors, à quoi bon faire des efforts ?

La dinguerie, on peut la planquer. Quand on se rencontre entre familles, on demande pas « alors, votre fille, toujours tarée ? ». Mais on demande « alors, l'école, ça va ? ». Et là, froid polaire, embarras. Honte à la clef.

Bref, je l'emmerdais, et, nouveauté, ça me plaisait.

J'avais repris goût à l'étude, je comprenais à nouveau presque tout, mais j'envisageais sérieusement une carrière de cancre. Au grand désespoir d'Elo.

A la fin du deuxième trimestre, je frôlais la moyenne, avec de drôles d'appréciations : « sa moyenne ne reflète pas la vivacité de Delphine en cours » « bonne compréhension globale mais inhibée par les contrôles »...

Le tribunal familial s'est réuni à nouveau.

Rien de bien neuf pour cette deuxième session. Malgré tous les efforts sacrificiels de ma mère, je n'étais qu'une bonne à rien, une source de malheurs, de déceptions.

J'écoutais d'une oreille.

On m'a demandé d'expliquer comment « la vivacité » et « la bonne compréhension globale » pouvaient donner d'aussi piètres résultats. Comme je restais bouche bée, on m'a accusée une fois de plus de faire exprès. Peut-être que ça commençait à être vrai ?

Je me taisais, le jugement était connu.

Mais je regardais mon père. Lui non plus ne disait rien. Il hochait la tête de temps à autre, il avait l'air ailleurs. Depuis quelques mois, il avait repris ardemment la clope, il disparaissait derrière son nuage de fumée. Absent.

Il laissait dire, il laissait faire. On causait un peu, dans la voiture, le matin, mais surtout de la pluie et du beau temps, pas de sujets qui fâchent.

Et puis un beau jour, un très beau jour, mamie a débarqué. Comme ça, sans prévenir. On a toqué à la porte, et c'était elle, minuscule et perdue dans son manteau beige trop grand pour elle, avec une valise à la main.

Maman ne savait pas quoi dire. Elle faisait la grimace, son nez s'allongeait. Moi je sautais dans tous les sens en poussant des youpi.

Elle était en forme, toute souriante, elle en avait marre, de sa maison de retraite, elle avait très envie de nous voir, tous, alors pour ne gêner personne elle avait pris le train, un taxi, et même réservé une chambre d'hôtel tout près. Facile, pas encombrante, une grand-mère de rêve.

Rusée, maman n'avait pas coupé les ponts entre moi et ma grand-mère, pour ne pas l'alerter. Mais quand on se téléphonait, c'était toujours sous contrôle.

Elle ne savait pas qu'avec la complicité d'Eléonore, on avait d'autres conversations, plus privées, avec mamie. Mamie savait avec précision comment on me traitait.

Pendant son séjour, elle a été tout sucre. Elle a dit plein de choses gentilles sur chacun, surtout Justine, qui était si belle, qui s'exprimait si bien, ... Sur maman, qui avait minci... Sur papa, dont le nouveau job faisait un homme important...

Les câlins et les bisous, on les faisait dans sa chambre d'hôtel. Je pouvais me vautrer sur le lit, me goinfrer d'éclairs au chocolat, bavarder sans la trouille d'oreilles ennemies. Je lui faisais des déclarations d'amour, des chignons et des papouilles. De vraies vacances.

L'objectif de mamie, c'était de me convaincre de redevenir bonne élève. Elle avait compris que si je ne travaillais pas, c'était plus un problème de neurones, c'était pour ennuyer l'autre. Pour que l'infamie d'avoir une fille stupide l'éclabousse. Une belle éclaboussure marron vert, dégoulinante et grasse, immonde, impossible à cacher. Une salissure, une tache sur sa belle image. Un relent de poubelle qui la poursuivrait partout.

Je renâclais comme un âne, je ne voulais pas renoncer. Elle m'a eue quand elle m'a dit que ça ferait aussi plaisir à papy. « Tu te souviens, Delphine, le premier jour de collège, tu étais persuadée que c'était lui qui t'avait envoyé Eléonore »

C'était de la manipulation. Accord obligatoire.

Le temps que mes notes remontent, j'ai subi encore quelques séances de torture.

Notre dernière session a été marquée par une petite vengeance.

Dans le flot de ses reproches, ma mère a lancé, je ne sais pas pourquoi, « tu es vraiment trop méchante... Jamais tu ne trouveras de mari ! ».

Par pur réflexe, j'ai répondu : « pourquoi, tu en as bien trouvé un, toi ! »

Ebahie, je l'ai vue fondre en larmes, en bredouillant « je vais le dire à ton père... »

Comme menace, on faisait mieux.

Nos rapports avaient changé. Je pouvais, parfois, prendre l'avantage.

Raté, elle a dit « non », maman, pour l'anniversaire d'Eléonore. Un nouveau style de non. Un non roucoulé, douceâtre, un non « c'est pas de ma faute », « je t'aurais bien dit oui mais.... »

C'était un non gagnant d'emblée, par abandon de l'adversaire. Mamie s'annonçait, je ne l'avais pas vue depuis des siècles et maman aurait voulu que je râle !

J'étais très intriguée de cette arrivée surprise. Je l'avais eue au téléphone trois semaines auparavant, elle s'était plainte d'être très fatiguée, de sortir de moins en moins.

J'ai essayé d'en savoir davantage.

J'ai agacé ma mère une fois de plus, en lui répétant vingt fois « mais pour quoi elle vient, t'as pas une petite idée ? »

Non. Pas d'idée. C'était ni Noël ni Pâques, aucun anniversaire en vue, à part celui d'Eléonore....

Je n'avais pas de problème particulier à résoudre, nous n'avions pas parlé de choses sérieuses, je ne lui avais pas demandé d'aide....

Mystère.

Maintenant je sais.

Je sais pourquoi elle est venue, mamie, sans délai, pour éviter toutes les discussions du genre la chambre est pas prête la petite est malade.

Elle est venue parce qu'elle va mourir.

Son cancer est de retour, il lui bouffe les os, elle a décidé de se laisser bouffer, elle veut rejoindre son chéri. Elle demande juste de quoi anéantir la douleur quand ce sera trop dur, pour glisser dans le noir sans s'en apercevoir.

Comme elle va mourir elle a voulu me voir. ME voir, les autres elle s'en fiche. Dans notre famille, il y avait deux clans, papy, mamie et moi d'un côté, maman, papa et Justine de l'autre. Dans le premier clan, bientôt il n'y aura que moi. J'aurais des amours fantomatiques.

Elle a voulu me voir pendant qu'elle est visible. Visible, c'est-à-dire agréable à voir. Elle veut pas que je la voie quand elle sera presque cadavre.

Elle veut que je garde une belle image d'elle.

Comme si le contraire était possible. Comme si plus ou moins de cheveux ou de rides ou de chair ça comptait dans la physique de l'amour. Comme si les mathématiques déterminaient la capacité à donner du bonheur.

Une grand-mère de soixante kilos est plus tendre qu'une de cinquante ? Ou l'inverse ? C'est quoi le théorème, la formule magique ? Par quelle constante on multiplie la profondeur du cœur pour trouver la surface à baisers ? Et la bouche, comment on mesure ses talents d'embrasseuse et de fabrique à mots doux ? Et les rides, c'est pas avec le sourire qu'elles se creusent ? N'importe quoi.

L'amour, c'est plus fort que le big bang. Pas de début, pas de fin.

Je pourrai jamais arrêter de l'aimer.

Moi je l'aimerai squelette. Asticots. Poussière.

Petite pierre chauffante de mon cœur.

Maintenant je sais tout.

Même après tout ce qu'elle m'a dit, je l'aime.

Et ce que je sais me fait oublier qu'elle va mourir.

Je suis tellement gonflée d'étrangetés que je ne sais plus qui je suis. Delphine Duflo ? Delphine Leroy ? Ou bien Delphine X ?

Oui, voilà, Delphine X, ça colle à la vérité toute crue.

Je ne suis pas la fille de mon père, pas la fille de Michel Duflo. Qui est le père de Justine, c'est tout, je veux dire le VRAI père. Il m'a juste donné son nom quand il a épousé maman. Donc c'est quoi, pour moi, Michel Duflo ? C'est qui ? Ma famille, un étranger ?

De qui je suis la fille ?

Je suis la fille de Valérie Leroy épouse Duflo. Un point c'est tout.

De père, je n'en ai plus. Qui est mon père, ça, je ne le sais pas.

Et PERSONNE ne le sait.

Même pas ma mère.

Qui a été violée.

La nuit. Il faisait même tellement nuit qu'elle n'a pas vu son violeur.

On suppose juste qu'il était blanc, puisque je ne suis ni jaune ni noire ni café au lait.

On ne sait même pas s'il parlait français.

Quand on viole quelqu'un, on cogne, on perd pas son temps à faire la causette.

J'ai froid.

Mamie voulait me dire ça avant de mourir, sinon personne ne me le dira.

J'ai envie d'une jambe fracassée avec des bouts d'os et de gras qui pendouillent. Une vraie blessure épouvantable qui pisse le sang, dans l'urgence et le pin-pon des pompiers, avec des perfusions de calmants et bientôt l'aiguille qui recoud.

Ce qu'on me perfuse c'est des flammes, ma tête est un gyrophare. Ma blessure en dedans, elle tord, elle assassine, elle est violette, boursouflée. Du magma en fusion crame tout sur son passage. J'explose. Ça pue.

Ce secret monstrueux, c'est la plus douce qui me l'assène....

Ma gentille Mamie l'a comparé à son cancer, en pire. La tumeur, on sait où elle est, comment elle progresse. Le secret, il est hideux, pervers. Il t'avale langoureusement, comme un anaconda insensible à la souffrance de sa proie. Il t'envahit, il te colonise, il te métamorphose en larve. Il te prend. Tu es sa chose. Et il te tue.

Il a déjà tué papy.

D'après mamie, le secret n'aime que l'obscurité. Un secret, ça se décompose à la lumière, comme un vampire.

A voir.

Si c'est lui qui va se décomposer. Ou moi.

Quand maman a été violée, elle ne l'a pas dit, elle avait honte. Elle pensait qu'en se taisant on oubliait.

Elle maigrissait, elle avait des cernes bleus et elle envoyait mamie balader quand elle lui demandait « ça n'a pas l'air d'aller ? ».

Elle essayait tellement d'oublier son corps qu'elle ne pouvait pas se rendre compte qu'elle était enceinte. C'était inimaginable. Inconcevable.

Ses règles ne venaient pas, elle scrutait sa culotte, rien. Elle en a parlé à une copine, elles sont allées chez le médecin, elle a fait un test : positif. C'était trop tard pour avorter en France, il fallait aller à l'étranger, ça coûtait cher, elle n'avait pas d'argent : elle était étudiante, en première année, pour être styliste.

Elle a encore attendu. Un miracle ? Elle se mettait les pieds dans la glace, elle sautait à la corde, elle s'injectait de jus de citron dans le bas-ventre. Pas de sang.

Elle a enfin parlé à mamie. Qui en a parlé à papy. Qui a été effondré, horrifié par les malheurs de sa fille chérie. Un salaud l'avait brisée, souillée, un salaud après qui on ne pouvait même pas courir pour lui faire la peau, c'était trop tard, il n'y avait pas de preuves. Et en plus il fallait la charcuter, zigouiller ce fœtus qui n'y était pour rien, qui était presque un vrai bébé, tellement ma mère avait attendu. On allait lui rendre sa fille en morceaux, stérile, si on la lui rendait.

Il ne pouvait pas supporter autant de malheurs en même temps. Il a dit qu'il fallait le garder, c'était trop tard, ils l'aideraient de leur mieux, toujours, ils s'en occuperaient. Mais il ne lui donnerait pas les sous pour l'avortement.

Maman a pleuré des hectolitres, il pleurait, mamie pleurait, c'était la famille des fontaines, décidément c'est héréditaire, mais il n'a pas cédé. Il répétait : la vie c'est trop précieux, ta vie c'est trop précieux, si après tu ne peux plus avoir d'enfant, tu le regretteras, imagine ce pauvre petit bout, on va pas le tuer ?

Le médecin a proposé à maman de m'abandonner à la naissance, pour que je sois adoptée. Papy a recommencé à plaider. Il fallait que maman assume cet enfant, sinon, elle se comportait comme le fumier qui l'avait engrossée. Il a répété que même s'ils commençaient à être vieux, ils se serreraient la ceinture pour elle et son petit.

Il était tellement mal qu'il a fait des malaises cardiaques.

Maman n'avait plus le choix.

Il l'a condamnée à être ma mère, il m'a condamnée à être sa fille. Pour la vie et pour le pire.

....

Voilà mes débuts dans le monde. Mademoiselle X : avorton échoué, résidu de poubelle de boucher.

Beurk.

Je ne suis pas sûre qu'il ait eu raison, mon papy qui avait des idées si géniales.

Je ne suis pas sûre qu'il n'ait pas fabriqué deux malheureuses éternelles.

....

J'ai pris un grand coup sûr la tête.

Ça vire et ça barbouille, j'ai envie de tout vomir et surtout moi d'abord, comme ma mère qui voulait me vomir parce qu'elle avait pas pu m'éliminer autrement.

On m'a coupée en deux, et dans la tranchée qui va de ma gorge jusqu'au ventre en passant par le cœur, on fait couler de l'huile bouillante. Je suis douleur. Un concentré d'ébouillamment.

Je suis une vivante déjà morte une fois, une presque tuée par la volonté de celle qui lui a donné la vie sans sa volonté. Je suis une non-fille, un non-bébé, un non-amour, une non-désirée.

Je suis une souillure de souillée.

Je ne suis *rien*.

Qu'est-ce qu'on peut devenir quand on est déjà rien, à part devenir folle, pour de bon, cette fois ? Comme choix, Delphine, tu as : délire, hurlements, ou saut par le balcon.

J'ai treize ans et je suis enragée. Je suis « à l'aube de ma vie », et je suis toute pourrie en dedans. Je me souviens de cette dame venue nous parler des camps de concentration et je comprends mieux ce qu'elle a dit : « on avait aspiré ma vie, ma moelle, vidé mon corps, je n'étais plus qu'un numéro : un zéro »

Mon camp est dans mon crâne. Des barbelés déchirent ma cervelle et mon foie et mes tripes. Je grille. Dans les miradors passe l'ombre de notre bourreau. Ma mère, face à moi, dans un baraquement infect, me répète que je suis une erreur. Une erreur. Une horreur.

Mamie d'amour, pourquoi tu m'as fait ça ? Je savais bien qu'elle m'aimait pas trop, pas bien, ta fille, ma mère, qu'elle préférait Justine, sa fille *désirée*.

Maintenant je suis *obligée* de comprendre pourquoi il était juste qu'elle soit injuste.

Avant je pouvais espérer, me dire qu'avec le temps, ça irait mieux. Je pouvais me dire qu'elle était de mauvaise humeur à cause de quelqu'un d'autre.

Maintenant je sais qu'entre elle et moi il y a *moi*, un spectre qui a dû la terrifier toutes ses nuits depuis le viol.

Comment peut-elle supporter un zombie à ses côtés ?

Comment peut-elle supporter de m'embrasser, de me sentir, de me toucher ?

Aujourd'hui je comprends ce rejet pendant la grossesse, pendant l'accouchement, après et toujours. Ce calvaire décrit par le menu, encore et encore.

D'abord être forcée, humiliée, salie par un salaud, un minable, une ordure.

Après sentir un alien qui vous pousse dans le ventre, qui vous crucifie sur votre souvenir, qui vous le grave dans les tripes, qui vous le colle dans un berceau. Se taper sur le ventre pour le faire sortir, le virer, essayer de le vomir, de pas lui donner assez à manger pour qu'il crève ! Un cancer, c'est mieux. Tu en guéris ou tu en meurs, mais tu n'es pas face à ton tortionnaire toute ta vie.

Au fait, Delphine, c'était le prénom de la sage-femme.

Je comprends les réponses évasives, l'absence de ressemblance, les silences de papy. J'encaisse le deuxième enfant, pour guérir du premier.

Dans les contes de fées, le vilain petit canard a une deuxième chance, moi, une deuxième malchance.

Dans les contes de fées, le mal-aimé devient le plus beau, celui à qui tout réussit, une merveille. Moi je viens de toucher mon héritage. Pour violer, faut être taré, mauvais, abject, cruel, ou bien horrible à voir, repoussant, répugnant. Et j'ai *ça* dans le sang !

Ce n'était pas les sabots fourchus du diable que je cachais, c'était bien pire : une bête humaine. Une barbare, sans limites et sans lois.

Quand maman me disait que j'étais mauvaise, elle avait des raisons de le penser, ou raison tout court ?

Je vais m'enterrer dans une fosse, me jeter dans la cheminée, me passer au mixer, m'arracher la tête, me volatiliser, disparaître.

Me réduire à néant, rejoindre mon état normal : je n'aurais pas dû exister, je suis une erreur, faut que je me gomme, que je m'efface.

Comment je pourrais à nouveau la regarder en face, maintenant, ma ... mère ?

J'ai fermé les yeux.

Je suis sortie en trombe de la chambre où mamie essayait de me calmer après m'avoir écorchée vive.

J'ai fermé les yeux dans les escaliers pour tomber et me fracasser, mais par réflexe je me suis accrochée à la rampe. Je suis sortie comme une furie dans la rue où j'entendais les voitures passer à toute vitesse.

J'ai mis mes mains sur mes yeux pour être sûre de ne pas reculer, et je me suis jetée sur le bitume.

Commotion cérébrale, fracture de bras, fracture de jambe.

A l'intérieur c'est pire. Fracture du cœur, fracture du cerveau.

Zéro traitement connu pour l'intérieur. Pas de plâtre pour le cœur. Pas de chirurgie pour âme déchirée. Invalidité assurée à 100%.

Je suis restée deux jours dans le coma.

C'est bien, le coma. On pense à rien. On vit sans vivre. Ce que je faisais depuis des années sans le savoir. Je m'étais habituée à mes petits malheurs de rien du tout. J'aurais du m'en contenter jusqu'à la fin de mes jours.

Au réveil, j'aurais bien aimé avoir une amnésie, comme maladie, mais les choses se passent rarement comme je le souhaite.

Quand j'étais dans le ventre de maman, je me suis accrochée, agrippée à son utérus. Je voulais vivre, naître, exister. Une vitalité essentielle, de l'énergie pure. Vivre pour vivre, rien d'autre. Comme la vermine qui pousse sur le fumier.

Un fœtus, est-ce qu'il peut venir au monde contre l'avis de sa propre mère ?

Et pourquoi cette voiture ne m'a pas complètement écrabouillée ? Est-ce que je suis condamnée à vivre pour souffrir ?

Je n'ai toujours pas ouvert les yeux. Je ne veux pas.

Je ne suis pas aveugle, le docteur m'a ouvert de force les paupières pour y braquer sa lampe. J'ai été éblouie, mais je l'ai vu, il a une barbe.

Les médecins savent que je vais bien, que je *refuse* de parler et d'ouvrir les yeux. Ils disent que je suis sidérée, que je ne veux pas communiquer.

Ils disent que c'est un choc psychologique.

Inutile de faire dix années d'études pour arriver à ce diagnostic.

Ils me gardent « en observation ». Ce qu'ils observent, je n'en sais rien. A mon avis ils ont la trouille que je recommence à vouloir mourir.

Je ferme les yeux mais j'entends tout. J'entends même plus de choses que d'habitude. Ils chuchotent au pied de mon lit pour expliquer aux étudiants qu'il ne faut pas me brusquer et me rappeler que c'est parce que je suis un avorton non avorté que j'ai voulu enfin rentrer dans ma déchetterie.

Ils chuchotent que ma grand-mère est hospitalisée parce qu'elle est tombée dans les vaps, et que peut-être elle n'en a plus pour longtemps.

Ils chuchotent que ma mère vient me voir plusieurs heures chaque jour et qu'elle reste à pleurer dans le couloir. Qu'elle prend des tas de cachets pour tenir le coup. Qu'elle devrait voir un psy.

Ils chuchotent pauvre petite pauvre famille comment vont-ils s'en sortir.

Tout ça m'échappe.

Je ne ressens rien, je n'ai plus d'émotions. Ni tristesse, ni colère, ni joie. Elles sont restées collées aux pneus de la voiture qui m'a roulé dessus. Tant mieux.

Je résiste à toutes les perches qu'on me tend. Je suis amorphe pendant la toilette, amorphe quand on me fait des piqûres, qu'on me demande de bouger le bras ou la jambe, qu'on soupire et qu'on me supplie.

Je suis un légume. Un cœur de laitue ne saigne pas.

Un matin on m'a touché la main avec douceur. « On » m'a dit que ma meilleure amie était venue mais qu'on ne pouvait pas la laisser me voir dans cet état.

C'est inhumain de provoquer une ancienne presque morte de quelques jours, juste pour la faire réagir.

J'ai pleuré. Je faiblis.

Je crois que c'est le papa de Justine qui a eu l'idée. Comment dire autrement ? Michel, mon oncle, mon beau-père ? C'est lui qui a demandé à Nadine Florent de passer.

J'ai tout de suite reconnu sa voix, j'ai imaginé son nez pointu et j'aurais bien voulu savoir si elle avait toujours ses lunettes noires mais ça pouvait attendre.

Il n'était pas question que j'ouvre les yeux.

Elle m'a embrassée et s'est assise à côté de moi. D'abord elle n'a rien dit. C'est une maligne : elle attendait déjà que je parle la première, il y a quelques années. Elle m'a pris la main, et j'ai senti mes yeux se mouiller, en souvenir du bon temps qu'on a passé ensemble. Maintenant que je sais, hier c'était le paradis, mieux qu'aujourd'hui ou demain. Enviable.

On n'était pas copines, mais au moins complices. J'avais confiance en elle. Peut-être que j'avais eu tort, peut-être qu'elle savait et qu'elle n'avait rien dit ?

J'ai retiré ma main. Elle a deviné mes pensées.

« Je ne savais pas, Delphine. Ni ton père ni ta mère ne m'ont parlé de ça. Un secret comme celui-là pèse des tonnes, et plus il vieillit, plus on tarde à l'évacuer, plus il pèse lourd. J'approuve ta grand-mère ».

Mon père. Elle avait prononcé ces mots. Si je lui demandais pourquoi, j'étais foutue. Je renaissais. Parler, c'était interdit. J'étais un navet, indifférent au couteau qui l'attend.

« Oui, je parle de Michel, ton *père*. Comment voudrais-tu nommer quelqu'un qui s'occupe de toi, qui t'a donné son nom, et qui t'aime, sincèrement ? D'ailleurs, c'est lui qui est venu me chercher. Si tu le souhaites, je peux t'aider, reprendre nos dialogues. Le neurologue dit que tu vas bien, il n'a plus aucune inquiétude pour toi. Ta réaction est forte, mais tu peux t'en tirer, comme la première fois. Je reviendrai dans deux jours, tu me diras ce que tu veux faire »

M'en tirer, comme la première fois ? Elle parlait de ma naissance ?

Le même jour, dans un demi-sommeil, j'ai perçu un petit pas glissé dans ma chambre, quelqu'un qui se mettait à sangloter doucement pour ne pas faire de bruit. Mamie ! A l'évidence elle n'était pas seule, il y avait plusieurs pas différents.

Elle a posé sa tête sur ma joue, en répétant « pardon, pardon, ma petite fille, je ne voulais pas... je croyais que c'était mieux..... pardon mon petit cœur.... Je m'en veux tellement..... si j'avais su.... Quelle vieille cruche je fais.... ». Je sentais ses larmes couler dans mon cou.

Je n'ai pas pu retenir les miennes. Elle les a essuyées avec son mouchoir, sans doute un de ses grands mouchoirs à carreaux affreux qu'elle aime tant.

Une autre main s'est posée sur mon front, j'ai reconnu le parfum de maman, qui m'a embrassée longuement. « On va rester à côté de toi juste quelques minutes, ma petite fille.... Je ramène mamie à la maison, elle sort tout juste du service où elle était hospitalisée depuis

ton... accident. On reviendra plus longtemps demain. Elle... On voulait vérifier que tu étais... Que tu allais bien »

On se mouche fort. Voix très basse de ma mère :

- Non, maman, sa tête fonctionne bien, mais elle ne veut pas, c'est le choc !
- Le choc avec la voiture ?
- Non, le choc de... Ce qu'elle a appris.
- C'est de ma faute, alors ?
- Rien n'est de ta faute ni de... personne. C'est le destin.
- Tu crois qu'elle nous entend ?
- D'après le docteur, oui. Mais on parle trop bas pour qu'elle comprenne, à mon avis.
- Elle n'a pas ouvert les yeux avec toi non plus ?
- Elle ne pouvait pas savoir que j'étais là... Je me cachais dans le couloir avec Michel pour la regarder... Je n'osais pas rentrer.... J'avais peur.
- Peur qu'elle soit morte ?
- Non, peur qu'elle m'en veuille, qu'elle m'envoie balader.
- Pourquoi ?
- Parce que je n'ai rien dit, pendant toutes ces années.
- Est-ce que tu pouvais ?
- C'est trop tard pour se poser la question, maintenant.

Elles sont parties vite, après m'avoir encore embrassé longuement toutes les deux. J'avais une terrible envie d'ouvrir un coin d'œil.

Eléonore. Mon ange gardien. Sa mère a dû l'accompagner pour qu'elle puisse entrer dans ma chambre. Après qu'elles aient pleuré un peu, pour faire comme tout le monde, qu'elles m'aient bisouté, sa mère a eu une subite envie d'acheter des revues. On était seules. Elo s'est approché et elle m'a dit, dans l'oreille : « Tu sais ce qui me ferait plaisir, comme cadeau d'anniversaire ? Parce que, quand même, t'as fait très fort ! Tu me l'as drôlement fichu en l'air, mon anniversaire ! Tu te rends compte, si tu étais morte, j'aurais eu ça comme souvenir toute ma vie !!!! Alors, j'aimerais bien que tu ouvres UN œil... L'autre, on verra après ».

J'ai résisté.

Sincèrement, j'ai lutté. « Allez, il faut encore que je te dise s'il te plaît ? ». J'ai décollé une paupière et j'ai posé mon regard dans le sien.

Elle a hurlé si fort « yahooo ! » que l'infirmière est arrivée ventre à terre, croyant à la catastrophe. « Bon, tu peux ouvrir les deux, elle est repartie ». J'ai obéi.

Quelle joie de voir un sourire sur un visage ami. Avec Elo, il n'y avait pas de passé douloureux. Elle m'avait prise comme j'étais à dix ans, avec mes rendez-vous chez les fous et mes histoires de marâtre. Ni mensonge ni spectre. Rien que des fous rires et des bonheurs de petite fille.

C'était injuste pour mamie, que la première que je regarde soit Eléonore. Mais regarder mamie, c'était voir le monstre.

Elo savait tout, déjà. Elle avait été bouleversée à l'idée que j'ai voulu mourir, elle avait même téléphoné à sa tante pour se renseigner sur quelques prières à dire au Bon Dieu, elle qui n'était pas baptisée. Mais elle voulait mettre toutes les chances de mon côté.

Elle a monologué une heure, elle m'a saoulée.

Elle a innocenté tout le monde. Mamie, qui voulait bien faire, qui m'aimait. Ma mère, qui avait eu du courage après tant de malheur, et qu'il fallait pardonner : elle en avait bavé, c'était effroyable, avec ce lâche qui n'avait jamais été puni, et mon papy qui était mort peut-être à cause de leurs disputes. A cause de moi. Qui était, finalement, tellement importante que tout le monde me donnait des cadeaux. Mon grand-père m'avait donné la vie autant que ma mère, ça faisait un sacré père de rechange, et Michel qui m'aimait comme sa fille au point que je ne m'étais jamais plainte qu'il faisait des différences entre nous deux. Et même ma mère, qui faisait comme elle pouvait pour me voir pas trop déformée à travers ses cicatrices. Et elle, Elo, et toutes les copines de classe qui me faisaient un énorme baiser et qui espéraient me revoir très vite, et les profs, même cette punaise de prof d'anglais.... Et la vie qui valait le coup d'être vécue parce j'étais pas si moche ni si bête d'ailleurs... Et ce jeune Bastien que je trouvais beau avait eu l'air catastrophé en apprenant l'accident... Et l'été qui approchait et les vitrines qui... Et le nouveau disque... Et... Et... Et...

Saoulée.

Sa mère est enfin revenue avec trois magazines qu'elle m'a laissés. « Pour passer le temps.... A bientôt, alors ? »

Quand Nadine Florent est revenue, j'ai ouvert un œil. Elle avait toujours ses lunettes noires et son très joli sourire. Elle avait l'air émue. A cause de moi ? Elle m'a caressé la main, l'a gardée entre les siennes, elle m'a longuement regardée droit dans les yeux et m'a dit : « Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

On a discuté au moins deux heures. On a parlé de victime, de coupable, de l'autre salaud qui courrait toujours.

Elle m'a dit que j'avais une formidable énergie de vie, qui l'avait épatée dès le début de nos rencontres.

On a parlé de mon avenir. J'avais une chance. Encore une. Même pas une dernière, non, il paraît que des chances il y en a toujours dans la vie, mais il faut les voir, savoir les saisir, ou pouvoir, ou tout ça à la fois.

J'avais une *nouvelle* chance. Je pouvais essayer de rebondir ailleurs que sur le macadam, tourner une sacrée page de mon existence.

Je pouvais changer de regard, me remplir de toutes les attentions que la vie avait eues pour moi depuis ma conception. Je pouvais interpréter les signes autrement. Je pouvais transmuter le fiel en miel.

J'étais une alchimiste, carrément. Waouh !

J'avais encore le choix. C'était *mon* choix ; personne ne pouvait le faire à ma place. Il me faudrait du renfort, du temps, mais les fées qui m'avaient déjà donné des amours fabuleuses étaient prêtes à m'entourer.

Avec d'autres mots, la fée Eléonore m'avait dit la même chose.

Maman est revenue, avec mamie à son bras.

J'avais reconnu ses petits pas glissés.

Je gardais les yeux fermés. Elles avançaient dans la chambre. Elles se sont arrêtées au pied de mon lit.

J'ai ouvert les yeux d'un coup. Pleins phares. Elles ont été éblouies.

Maman a cligné des yeux sous le choc.

Mamie a dit : « c'est fou ce qu'elle te ressemble, aujourd'hui ».

Corinne ROEHRIG

Médecin spécialiste en santé publique, Corinne Roehrig est impliquée depuis de nombreuses années dans la prévention santé chez les enfants et les adolescents. Sa mission consiste notamment à aider chaque jeune à identifier ses propres ressources et ses propres facteurs de protection, dont tout particulièrement l'estime de soi, déterminant essentiel du bien-être physique, psychologique et social. L'influence de la famille étant majeure dans la prévention, elle s'attache également à soutenir les parents dans leur rôle éducatif parfois difficile...

Elle est mariée et mère de 4 enfants.

Elle s'adonne autant que possible à la lecture et l'écriture..

*Pour tout contact avec l'auteur, envoyer un courrier à l'adresse du P.E.N.
Club de Monaco.*